

# **PHÈDRE OU LE DÉSESPOIR**

*Nina SERIEYS*

*Julie DUFOUR, Lauriane GANDON et Morgane FLEUROT*



## Introduction

Phèdre est la fille de Pasiphaé et de Minos, roi de Crète. Poséidon offrit à Minos un taureau blanc sous condition que le roi le sacrifie mais, devant la beauté de l'animal, Minos ne put s'y résoudre. Alors, pour se venger, Poséidon inspira à Pasiphaé une passion violente pour le taureau. L'épouse de Minos n'y put résister et donna naissance au Minotaure, monstre à corps de taureau et tête humaine. Minos, pour cacher ce déshonneur, fit construire par Dédale le fameux Labyrinthe de Cnossos, puis il demanda un tribut aux Athéniens (en réparation de l'assassinat de son fils Androgée) : sept jeunes hommes et sept jeunes filles devaient, tous les neuf ans, servir de pâture au Minotaure. Lors du troisième versement du tribut, Thésée, fils d'Égée le roi d'Athènes, s'embarqua parmi les sacrifiés. La sœur de Phèdre, Ariane, aida Thésée à vaincre le Minotaure, en échange d'une promesse de mariage, mais elle fut abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos. Après de nombreux périples, Thésée engendra Hippolyte avec la reine des Amazones. Puis Phèdre lui fut offerte en mariage par son frère devenu roi de Crète (Minos après sa mort devint juge des enfers) en gage de paix.

Des nombreuses versions du mythe grec, ne sont parvenues jusqu'à nous qu'une pièce d'Euripide, *Hippolyte couronné*, et une de Sénèque, *Phèdre*.

D'après Marguerite Yourcenar, « Phèdre n'est nullement la Phèdre athénienne ; c'est l'ardente coupable que nous tenons de Racine »<sup>3</sup>. Par conséquent, bien que les textes de Sénèque et d'Euripide soient plus proches de la Phèdre originelle et antique, c'est sur la *Phèdre* de l'époque classique qu'il convient de s'attarder. Phèdre, dès le début de la pièce de Racine, est mourante, comme elle l'avoue à sa nourrice C enone : elle se dépérit de son amour incestueux et adultère envers Hippolyte, le fils de son époux.   à l'annonce de la mort de Thésée, C enone presse Phèdre de se ressaisir, ne serait-ce que pour assurer la régence, mais surtout pour qu'elle se rapproche d'Hippolyte. Phèdre, alors, convoque son beau-fils et lui déclare sa flamme. Lorsqu'il la repousse, elle le supplie de la tuer puis saisit elle-même l'épée du jeune homme, mais C enone retient son bras. La nourrice parvient à convaincre la reine de ne pas commettre d'acte fatal, et de proposer le règne à Hippolyte pour que celui-ci se taise. Mais avant qu'énone ait pu proposer le marché au prince, on annonce le retour de Thésée. La nourrice suggère alors à une Phèdre au bord du suicide d'accuser le prince avant qu'il n'ait le temps de parler. Celle-ci joue l'ambiguïté devant Thésée<sup>4</sup> qui s'interroge, avant qu'énone ne l' claircisse sur le viol invent e de Phèdre dont elle accuse Hippolyte d'être l'auteur. Thésée envoie sur son fils la malédiction de Neptune et le bannit. Phèdre, alors prête à tout avouer, apprend l'amour que son beau-fils a pour Aricie. Aricie et Hippolyte projettent de s'enfuir ensemble et de se marier. Mais on apprend la mort d'Hippolyte causée par le monstre de Neptune, un fauve géant. Phèdre s'empoisonne et avoue tout avant de tr epasser. La pièce s'achève sur une note de réconciliation puisque Thésée adopte Aricie, bouclant ainsi le cycle de malédictions h ereditaires.

Bien que les deux Phèdre de Marguerite Yourcenar et de Racine comportent de nombreuses similitudes (sombre personnage que l'on ne

---

<sup>3</sup> YOURCENAR, Marguerite, *Feux, op.cit.* p 12.

<sup>4</sup> Voir l'annexe 2 p 23.

peut s'empêcher de prendre en pitié, mourant de son amour), leur parenté devient moins évidente lorsque l'on rentre dans l'aspect psychologique du personnage. Marguerite Yourcenar nous peint une Phèdre égocentrique qui n'a que faire de sa vie familiale ou politique. Avant de vivre pour son amour envers Hippolyte et de se nourrir du malheur qu'il provoque, elle ne vit pour rien si ce n'est pour elle-même, elle n'a pas d'avenir, pas d'espoir ; elle tente plus de survivre, d'échapper à la malédiction familiale que de donner un sens à sa vie. Et même dans son amour pour Hippolyte, c'est une partie d'elle-même qu'elle idolâtre : « Elle fabrique sa beauté, sa chasteté, ses faiblesses ; elle les extrait du fond d'elle-même »<sup>5</sup>, son amant est comme un miroir qui lui renvoie une image déformée, inversée. En outre, bien que ce soit, comme chez Racine, un personnage fuyant, son remord est cependant bien moindre : elle ne se préoccupe pas des conséquences sur ses enfants ou son mari, elle ne reporte pas la faute sur sa nourrice mais sur Hippolyte comme pour se déculpabiliser. En effet « Phèdre accomplit tout. »<sup>6</sup>, les autres personnages sont passifs ; Hippolyte, alors qu'il porte une part de responsabilité chez Sénèque et Euripide, déjà grandement atténuée chez Racine, n'est ici qu'un enfant modelé. En effet, il n'a plus de libre-arbitre, c'est une marionnette dont l'inconscient de Phèdre tire les ficelles. Mais surtout chez Racine, Phèdre, par son aveu et son suicide, met fin au cycle infernal de la malédiction de sa lignée. En effet, elle permet la réconciliation entre Aricie et Thésée, alors que, chez Marguerite Yourcenar, elle se plonge dans un cycle réellement infernal, où le labyrinthe est sans issue : elle est condamnée à porter le poids de son destin pour l'éternité, sa mort n'aura rien changé.

« Phèdre » ouvre l'ensemble des nouvelles du recueil *Feux*. Premier contact du lecteur avec les personnages antiques revisités, ce regard porté sur Phèdre détermine la lecture des autres œuvres. Le titre de la

---

<sup>5</sup> Voir *infra* p 18.

<sup>6</sup> Voir *infra* p 17.

nouvelle « Phèdre ou le désespoir », est programmatique : c'est le récit le plus sombre du recueil dans le sens où seul le dernier mot ajoute une petite lueur d'espoir. On a affaire à la passion amoureuse la plus dévorante, la moins abstraite. Phèdre est consumée par son désir, elle s'y livre toute entière et, finalement, elle ne connaît qu'un seul des mille visages de l'amour : celui de la souffrance. Elle s'attache à cette souffrance comme une mère infortunée se raccroche au cadavre de son nouveau-né.

« On ne bâtit un bonheur que sur un fondement de désespoir. Je crois que je vais pouvoir me mettre à construire. »<sup>7</sup>. Cette pensée détachée illustre peut-être ce qu'a voulu faire l'auteur en commençant son ouvrage par le « désespoir » : l'œuvre en son intégralité serait un moyen de reconstruction après une tempête passionnelle. Ainsi, on peut considérer Phèdre comme la première étape, une étape douloureuse mais nécessaire, vers un accomplissement personnel, vers une renaissance. La mort de l'espoir est donc une délivrance, la résignation permet un détachement.

La symbolique de la lumière, très présente dans la nouvelle, est déroutante : Phèdre brûle d'un feu noir ; elle qui est une descendance du soleil cherche à échapper à la lumière ; elle se terre dans ses labyrinthes autant qu'elle le peut. Mais en voulant échapper au labyrinthe, à ce symbole lui rappelant son destin de damnée, Phèdre est finalement comme un enfant qui fuit le foyer parental pour trouver une issue dans son mariage. Mais elle n'y trouve rien, elle est enfermée dans sa solitude, sans aucun repère, et tente désespérément de se raccrocher à elle-même et à l'amour pour le double négatif qu'elle s'est inventé : Hippolyte.

---

<sup>7</sup> YOURCENAR, Marguerite, *Feux*, *op.cit.* p 148.

## « Phèdre<sup>8</sup> ou le désespoir »

Phèdre accomplit tout. Elle abandonne sa mère au taureau, sa sœur à la solitude : ces formes d'amour ne l'intéressent pas<sup>9</sup>.

Son destin, vu du dehors, lui fait horreur : elle ne le connaît encore que sous forme d'inscriptions sur la muraille du Labyrinthe ; elle s'arrache par la fuite à son affreux futur. Elle épouse distraitemment Thésée, comme sainte Marie l'Égyptienne payait avec son corps le prix de son passage<sup>10</sup> ; elle laisse s'enfoncer à l'Ouest dans un brouillard de fable les abattoirs géants de son espèce d'Amérique crétoise<sup>11</sup>. Elle débarque, imprégnée de l'odeur du ranch et des poisons d'Haïti, sans se douter qu'elle porte avec soi la lèpre contractée sous un torride Tropicque du

---

<sup>8</sup> Le prénom Phèdre vient du grec φαειδρος (phaidros) qui signifie « lumineux ». L'auteur marque un contraste en associant Phèdre au « désespoir ». Le titre peut ainsi s'apparenter à un oxymore.

<sup>9</sup> Phèdre en voulant fuir le honteux destin familial se retrouve prise entre ces deux figures féminines : sa mère qui cède charnellement à sa passion et sa sœur abandonnée par son amour.

<sup>10</sup> Marie l'Égyptienne était une pécheresse libertine qui offrit son corps à des matelots pour pouvoir aller en Jérusalem. Arrivée à la ville sainte elle ne put prier devant la croix qu'en se repentant. Elle connut alors la Révélation et passa quarante-sept ans dans le désert en pénitence. Son personnage se confond avec celui de Marie-Madeleine, à la différence près qu'elle est représentée comme une sainte noire.

<sup>11</sup> La comparaison entre l'Amérique et la Crète semble disproportionnée mais peut s'expliquer : dans les années 1930, l'auteur fréquentait des cercles d'artistes exilés des États-Unis, notamment celui de Gertrude Stein. De plus les abattoirs évoquant les tributs humains versés au Minotaure peuvent faire référence aux industries alimentaires américaines.

cœur<sup>12</sup>. Sa stupeur à la vue d'Hippolyte est celle d'une voyageuse qui se trouve avoir rebroussé chemin sans le savoir : le profil de cet enfant lui rappelle Cnossos, et la hache à deux tranchants<sup>13</sup>.

À chaque instant, elle crée Hippolyte<sup>14</sup> ; son amour est bien un inceste ; elle ne peut tuer ce garçon sans une espèce d'infanticide. Elle fabrique sa beauté, sa chasteté, ses faiblesses ; elle les extrait du fond d'elle-même ; elle isole de lui cette pureté détestable pour pouvoir la haïr sous la figure d'une fade vierge : elle forge de toute pièce l'inexistante Aricie<sup>15</sup>.

Devant la froideur d'Hippolyte, elle imite le soleil quand il heurte un cristal : elle se change en spectre<sup>16</sup> ; elle n'habite plus son corps que comme son propre enfer. Elle reconstruit au fond de soi-même un

---

<sup>12</sup> Le tropique du cœur ne ferait-il pas écho au Tropique du Cancer pour souligner l'effet gangrénant de l'amour ?

<sup>13</sup> La hache à double tranchant est le symbole du palais de Minos, du labyrinthe. Son nom est le Labrys qui à Cnossos symbolise les cornes du taureau, mais c'est également la hache des Amazones et est devenu aujourd'hui un emblème lesbien. On peut aussi voir une annonce du fait que la passion de Phèdre se retourna à la fois contre elle et contre Hippolyte.

<sup>14</sup> « elle crée Hippolyte » : Phèdre semble être le metteur en scène de son histoire ; elle paraît forger comme un artisan son malheur. Il en sera de même, quelques lignes après, à propos d'Aricie : « elle forge de toutes pièces l'inexistante Aricie ».

<sup>15</sup> Aricie est un personnage créé par Racine pour qu'Hippolyte ne soit pas totalement innocent, ce qui permet sa mort selon les normes classiques.

<sup>16</sup> Calembour lyrique où l'auteur donne un double sens au mot « spectre » : Phèdre semble devenir un fantôme, invisible aux yeux d'Hippolyte mais cela peut aussi être une référence à son nom, Phèdre la brillante, qui se transforme en spectre de lumière.

Labyrinthe<sup>17</sup> où elle ne peut que se retrouver : le fil d'Ariane ne lui permet plus d'en sortir, puisqu'elle se l'embobine au cœur.

Elle dit vrai : elle a subi les pires outrages ; son imposture est une traduction. Elle prend du poison, puisqu'elle est mithridatisée<sup>18</sup> contre elle-même ; la disparition d'Hippolyte fait le vide autour d'elle ; aspirée par ce vide, elle s'engouffre dans la mort.

Sans changer de lieu, elle rejoint le palais familial où la faute est une innocence<sup>19</sup>. Poussée par la cohue de ses ancêtres, elle glisse le long de ces corridors de métro, pleins d'une odeur de bête, où les rames fendent l'eau grasse du Styx, où les rails luisants ne proposent que le suicide ou le départ<sup>20</sup>.

Elle ne l'a pas revu depuis la grande scène du troisième acte<sup>21</sup> ; c'est à cause de lui qu'elle est morte ; c'est à cause d'elle qu'il n'a pas vécu ; il ne lui doit que la mort ; elle lui doit les sursauts d'une inextinguible agonie.

---

<sup>17</sup> Le Labyrinthe peut s'apparenter au Mal. Phèdre croit l'avoir quitté alors qu'elle le reconstruit en aimant et haïssant Hippolyte. Elle ne peut y échapper et cela la conduit vers la mort et l'au-delà.

<sup>18</sup> Mithridatiser : immuniser contre un poison par l'accoutumance à doses progressives.

<sup>19</sup> On remarque une inversion par rapport au début du texte : la Fatalité héréditaire qui est une faute dans le monde des vivants est pardonnée dans le monde des morts du fait de l'inéluctabilité du Destin.

<sup>20</sup> Anachronisme qui transforme les Enfers en station de métro. Phèdre meurt au milieu de la multitude et de la banalité. Cette métaphore semble également mettre en lumière l'inéluctabilité du piège qui se referme sur Phèdre ; elle ne peut sortir de ce corridor et de ce chemin déjà tracé.

<sup>21</sup> Voir annexe 2.

Que dira-t-elle ? Sans doute merci<sup>22</sup>.

---

<sup>22</sup> Ce « merci » fait renaître de ses cendres l'espoir de cette nouvelle, l'héroïne semble enfin accepter son destin. *Phèdre* serait la première étape du cycle du Phénix : la consommation totale qui permet la reconstruction.

## Annexes

### Thésée et le Minotaure

*Sur cette illustration sont représentés Thésée tranchant la tête du Minotaure au centre du Labyrinthe, Ariane à gauche de l'entrée du Labyrinthe (où est accroché le fil) et Phèdre à droite. Ariane est vêtue d'une robe simple et claire, elle est assise à côté de petites fleurs blanches (ce qui souligne sa pureté), en position d'attente, sa tête est presque appuyée sur sa main gauche et son regard est tourné vers l'observateur. Phèdre au contraire est dans une robe sombre et ouvragée, ses mains sont en mouvement et son appui du pied indique qu'elle est prête à se lever, son regard est lointain. Cette image illustre bien la relation de Phèdre au Labyrinthe : il représente la malédiction familiale dont elle veut s'éloigner.*



© RMN/Photo René-Gabriel Ojéda

*Thésée et le Minotaure*

Un des quatre panneaux du Maître des Cassoni-  
Campana, début XVI<sup>ème</sup> siècle.

Exposé au musée du petit palais d'Avignon.

Extraits de *Phèdre* de Racine<sup>23</sup>

*On peut s'étonner de la concision de la « grande scène du troisième acte », cela peut être un jeu d'ironie de Marguerite Yourcenar mais peut-être est-ce pour souligner son importance en tant que scène charnière de la pièce où les paroles de Phèdre peuvent être comprises à double sens : les prémices de la dénonciation d'Hippolyte ou la honte réelle de Phèdre vis à vis de sa conduite. Ainsi Phèdre s'offre deux possibilités, elle choisit la fuite jusqu'au bout, laissant à d'autres le soin de décider de son sort et de celui d'Hippolyte. Mais il se peut également que cette notion de « grande scène » soit utilisée sciemment pour que le lecteur fasse la confusion avec la scène magistrale de l'aveu de Phèdre à Hippolyte (scène 5 de l'acte II) qui suscite une émotion très puissante dont le texte de Marguerite Yourcenar pourrait s'imprégner.*

**Acte III, scène 4<sup>24</sup>**

THÉSÉE

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée  
Madame, et dans vos bras met...

PHÈDRE

Arrêtez, Thésée,  
Et ne profanez point des transports si charmants.  
Vous êtes offensé. La fortune jalouse  
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.  
Indigne de vous plaire et de vous approcher  
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.

**Acte II, scène 5, vers 649 à 662<sup>25</sup>**

PHÈDRE

[...]  
Par vous aurait péri le monstre de la Crète,  
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.  
Pour en développer l'embarras incertain

---

<sup>23</sup> RACINE, Jean. *Phèdre* [1677]. Paris : Nathan, 2007. (Coll. Carrés classiques).

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 65.

<sup>25</sup> *Ibid.* p. 51.

Pleins feux sur *Feux*

Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.  
Mais non, dans ce dessein je l'aurais devancée.  
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.  
C'est moi, Prince, c'est moi dont l'utile secours  
Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.  
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante !  
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.  
Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,  
Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher,  
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue,  
Se serait avec vous retrouvée, ou perdue.

**Tableau : *Phèdre* d'Alexandre Cabanel**

*L'image ci-dessus représente la scène suivant l'aveu de l'amour incestueux de Phèdre pour Hippolyte à ses suivantes. Nous avons choisi cette toile car le personnage de Phèdre fait ici écho à celui de Marguerite Yourcenar : Phèdre sème le chaos autour d'elle, maîtresse du trouble qui habite le décor. Elle gît, lasse, grisée par le chaos. Cependant la main qu'elle pose sur son front n'est pas celle d'une femme désespérée ; d'ailleurs son regard froid, impénétrable, et ses lèvres pincées presque en un sourire démentent cette hypothèse. Sa chevelure, à moitié décoiffée suggère sa folie.*

*Alors que les deux femmes de droite sont tournées l'une vers l'autre, c'est aux deux que Phèdre tourne le dos ; elle est centrée sur elle-même, semble se perdre dans un monde qui n'appartient qu'à elle, comme c'est le cas dans la nouvelle de Marguerite Yourcenar.*

*Et, comme dans la nouvelle également, sa faute semble moins tenir à l'inceste qu'à la folie : le drap immaculé, tache lumineuse du tableau, qui nous centre immédiatement sur Phèdre, recouvre son sexe avec une certaine pudeur ; en revanche, sa tête est tout entière entourée d'un voile noir, symbole de son esprit empoisonné.*



CABANEL, Alexandre. *Phèdre*  
France, 1880, Huile sur toile  
Musée Fabre, Montpellier

